

tristes rêveries, répartit M. Gérard, c'était un bon service à te rendre. La seule ressource, avec les principes que tu as et que j'approuve d'ailleurs, c'est l'oubli. Comment peux-tu y arriver en agissant si follement ? Tu viens à Carillan toutes les semaines... pourquoi faire?... Si l'un de nous ne prenait soin de t'accompagner dans ces malencontreux voyages, tu resterais sans doute un jour sans revenir !... Voyons, Julien, sois raisonnable ! Où peux-tu, où veux-tu aboutir en te conduisant ainsi ?...

— Tu as raison, « dit Julien, après un moment de silence et avec une voix émue : » « Je suis un fou ! Mais qui aura le courage de m'arracher ma dernière consolation ? La vue de Carillan n'est-elle pas le seul attrait de ma vie ?.... Ah ! tenez, je suis bien injuste, je vous oubliais ! »

Des larmes se firent dans les yeux de notre ami, qui me pressa la main avec force, comme pour me faire comprendre le douloureux roman dont nos compagnons venaient de révéler l'existence. M. Léon Gérard le chassa doucement de sa place, comme pour le laisser libre d'écouter ses chagrins et tandis qu'il s'emparait du gouvernail, M. Pivalle, celui que Julien avait appelé le docteur, dit du ton bref, mais plein de cœur, qui lui était particulier :

— Le château de Carillan est en vente !

— En es-tu sûr ? « fit Julien d'une voix étouffée. »

— Enfin !... s'écrie M. Léon Gérard.

Sous sa main la barque avait brusquement changé de direction, et, abandonnant le château, repris sa vive allure contre le courant de la rivière. Julien s'était assis de manière à voir Carillan le plus longtemps possible. Il tenait les yeux fixés sur les lumières fuyant dans la nuit ; il semblait écouter et recueillir avidement les notes qui volaient jusqu'à nous et nous arrivaient expirantes. Le silence le plus profond s'était rétabli dans notre société. Chacun se taisait, soit par